

CHAPITRE IIILES CAUSES DE L'INTOLERANCE SELON VOLTAIRE.

Etant un tacticien en polémique, Voltaire savait très bien employer son art pour induire les lecteurs à trouver par eux-mêmes des conclusions. Ceux qui lisent Voltaire sans cette compréhension de sa tactique, pourraient conclure facilement que Voltaire était un vain polémiste, qui critiquait pour le plaisir de critiquer. Après une étude approfondie, on voit qu'il n'en est pas ainsi avec Voltaire; car il avait, en effet, une intention bien nette quand il critiquait, même si dans beaucoup de cas, cette critique peut sembler plus destructive que constructive.

Pour paver une route, il faut d'abord aplanir le sol. Normalement les hommes qui défrichent une forêt inconnue pour préparer le sol pour une route, doivent être plus courageux et plus intelligents que ceux qui la pavent. Voltaire voyait bien qu'en son temps, la voie de la tolérance n'était pas encore défrichée, et qu'alors le pavement ne servirait à rien. Il faut d'abord préparer la voie, puis les autres la paveront sans trop de difficulté. Cela explique pourquoi ses expressions sont quelques fois violentes et quelques fois prudentes.

Avec cette remarque, nous ne serons plus surpris en voyant que Voltaire a parlé prolifiquement sur les causes de l'intolérance qui représentent le côté négatif, alors qu'il

s'étend peu sur les causes de la tolérance, qui en est le côté positif. Un lecteur attentif peut noter facilement que la tolérance peut provenir de la destruction des causes de l'intolérance, et cela ne peut-être réalisé que par une culture élevée, ce que nous pouvons conclure de ses exemples concernant les européens cultivés et tolérants. (1) Toutefois, Voltaire ne manqua pas de donner quelques suggestions utiles qui peuvent amener les hommes à la vraie tolérance, comme nous verrons dans la suite de ce chapitre.

Les causes de l'intolérance sont multiples dans la pensée de Voltaire. La classification n'en est pas tellement facile, car Voltaire les traitait pêle-mêle, avec des nuances dignes d'un homme à l'intelligence et au sentiment délicats. Son langage n'est pas pesant par le système et la précision scientifique, mais léger comme celui de la conversation cultivée.

1. Les causes extérieures.

Voltaire cita deux causes extérieures qui influencent l'intolérance d'un peuple: le Climat et la Nourriture. Le Climat n'a pas d'influence directe, mais il influence sur les Nourritures qui influencent à leur tour sur le caractère.

"En général, les hommes du Midi [c'est-à-dire de l'Inde] ont reçu de la nature des moeurs plus douces que les peuples de notre occident; leur climat les dispose à l'abstinence des liqueurs fortes et de la chair des animaux, nourritures qui aigrissent le sang, et portent souvent à la férocité."(2)

¹Cf. Ch. II, 3.

²Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I (Paris: Editions Garnier Frères, 1963), p. 236.

2. Les causes corporelles.

C'est une règle générale que "le fort a donné la loi au faible" (1), car "un pouvoir qui n'est pas fondé sur la force n'est rien par lui-même." (2) Avec cette prémise de la part des plus forts, combinée avec une autre prémise de la part des plus faibles: "Il est difficile qu'un seul homme puisse obliger tant d'autres hommes à se dépouiller de ce qu'ils ont regardé comme leur possession" (3), il en résulte naturellement que l'intolérance est inévitable. De là la conséquence: "... presque toutes les clauses de contrats et des traités n'ont été expliquées que par les armes." (4)

Dans les cas de conflit, Voltaire se montra toujours compatissant envers la partie faible qui doit se subir sans condition la loi du plus fort.

"On pourrait croire que ce n'est point un puissant effort du génie, mais un effet très naturel et très commun de la raison et de la cupidité humaine, que les possesseurs des terres aient voulu être les maîtres chez eux." (5)

Il est encore impitoyable qu'à la longue, les faibles mêmes deviennent accoutumés à la soumission et acceptent l'intolérance des forts comme un fait accompli!

¹Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II (Paris: Editions Garnier Frères, 1963), p. 681.

²Ibid., p. 255.

³Ibid., p. 31.

⁴Ibid., p. 195.

⁵Ibid., p. 18.

"On a toujours cherché l'origine de ce gouvernement féodal. Il est à croire qu'il en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations d'imposer un hommage et un tribut au plus faible." (1)

"La force, l'usage, les conventions, donnent de tels droits [de la féodalité]" (2)

Quoique la plupart des hommes sont nés avec l'esprit de soumission qui est le résultat de l'instinct de crainte et de l'indolence, Voltaire sut noter qu'il y a quand même de temps en temps quelques esprits indépendants qui réclament leur droit humain, mais jusqu'au temps de Voltaire, ils furent tous écrasés, parce qu'il n'étaient pas assez forts. Il en résulte que les plus forts augmentèrent leur oppression pour prévenir les cas de récidive.

"Le despotisme ne vient qu'à la longue; il se forme du combat de l'esprit de domination contre l'esprit d'indépendance. Le chef, a toujours plus de moyens d'écraser que ses compagnons de résister." (3)

Voilà l'origine du despotisme qui est une manifestation plus vigoureuse d'intolérance. Le cas du duc de Nemours peut bien illustrer jusqu'à quel point de cruauté et d'inhumanité ce despotisme intolérant peut être poussé.

"Mais ce qui ne fut jamais en usage, et ce que pratiqua Louis XI, ce fut de faire mettre sous l'échafaud, dans les halles de Paris, les jeunes enfants du duc [de Nemours],

¹Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 425.

²Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 20.

³Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 613.

pour recevoir sur eux le sang de leur père... On leur arrachait les dents à plusieurs intervalles." (1)

On penserait peut-être que le consentement de la majorité dans le conseil (le concile, par exemple), pourrait contrôler l'abus; mais Voltaire se méfiait de l'esprit de faction.

"Le corps [le concile] le plus auguste, quand la faction l'entraîne, fait toujours plus de fautes qu'un seul homme." (2)

Si Voltaire ne savait pas la notion du complexe d'infériorité, il en eut l'idée, car selon lui les hommes intolérants sont rarement des gens courageux et, en général, on est dur envers les plus faibles pour compenser la peur qu'on a pour des plus forts.

" [Charles VIII] se rendant ainsi tributaire des Anglais belliqueux, qu'il ne craignait, pour aller attaquer des Italiens amollis, qu'il ne craignait pas." (3)

Quoique la révolution industrielle ne commençât seulement qu'en Angleterre, Voltaire put déjà comprendre l'importance de la richesse et lui-même la ménageait soigneusement.

"... dans tout l'univers le despotisme est le fruit de la richesse." (4)

¹Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, pp. 6-7.

²Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 795.

³Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 77.

⁴Ibid., p. 354.

Rien ne peut conclure ce sujet mieux que ces paroles de Voltaire lui-même: "Il est humiliant pour la nature humaine que la force l'ait toujours emporté sur la sagesse."⁽¹⁾

Voltaire a eu le don des formules frappantes qui ~~laissent~~ laissent rêver les lecteurs!

3. Les causes sentimentales.

Les causes sentimentales peuvent être subdivisées, selon l'idée de Voltaire, en trois catégories: l'instinct, la faiblesse et la peur, et enfin la vengeance.

a. L'instinct.

Cet instinct qui est dans la nature basse de l'homme, se manifeste intolérante de plusieurs manières d'après Voltaire. Voici les plus importantes:

1) L'esprit de contradiction qui est surtout développé chez les français. Voltaire illustre cet état d'esprit par l'exemple du duel.

"Il y avait bien moins de duels quand la justice les ordonnait solennellement; et lorsqu'elle les condamna, ils furent innombrables." (2)

Alors on comprend très bien la psychologie de la violence. Une opinion violente chez un groupe de personnes, excite à autant ou plus de violence chez un autre groupe. Cette réaction augmente encore plus la violence chez le

¹Ibid., p. 400.

²Ibid., p. 48.

premier groupe. Et ainsi l'intolérance entre ces deux groupes devient inévitable, et de plus en plus violente. Cette conclusion est bien confirmée par les faits trouvés pendant les croisades et de guerres de religion. Arrivé à cette étape, l'instinct se manifeste par l'esprit de parti que nous traiterons tout de suite.

2) L'esprit de parti. Bien que les cultivateurs et les pasteurs soient en général renommés dans la littérature comme des gens paisibles, ils peuvent devenir cependant très intolérants, quand ils sont poussés par l'esprit de parti. Voici comment Voltaire expliqua l'avènement de la Guerre des Deux-Roses en Angleterre:

"Il faut toujours faire attention que ces grands batailles se donnaient par une populace effrénée, qui abandonnait pendant quelques semaines sa charue et ses pâturages; l'esprit de parti l'entraînait... l'acharnement produisait ces grands massacres..." (1)

Cet esprit, quand il est fort chez un peuple, peut obliger son souverain à faire des guerres inutiles, sinon nuisibles à ce peuple même. Voltaire cita le cas d'Eduard VI d'Angleterre que "le secret de plaire à sa nation était de faire la guerre à la France." (2)

On peut voir souvent des exemples d'actualité où des hommes d'aujourd'hui luttent plus courageusement pour le parti -- quelques fois sans comprendre même les raisons de leur lutte -- que pour défendre leur famille.

¹Ibid., p. 122.

²Ibid., p. 127.

Dans le parti on sent, en effet, plus de sécurité et plus de force.

3) La manie de lutte. Parfois on voit cet instinct de la nature basse se manifester par le goût de lutter pour lutter, comme pour réprimer le 'spleen', s'il est permis d'employer le terme cher au romantisme postérieur.

"On vit quelquefois de ces chevaliers partis de leurs pays pour aller chercher un duel dans un autre, sans autre raison que l'envie de se signaler... On a vu que le duc Jean de Bourbon fit déclarer qu'il irait en Angleterre avec seize chevaliers combattre à outrance pour éviter l'oisiveté, et pour mériter la grâce de la très belle dont il est serviteur." (1)

Cette manie est une des causes que Voltaire imputa au zèle des croisés, ainsi pour discréditer leur esprit.

"Ceux-ci [les religieux chevaliers teutoniques], qui s'étaient formés dans les croisades, n'ayant pu réussir contre les musulmans, s'étaient jetés sur les idolâtres et sur les chrétiens de la Prusse." (2)

4) La jalousie. La jalousie rend les hommes aveugles surtout quand il s'agit de la jalousie en amour. Rien n'est trop cruel pour un homme tombé dans ce genre de sentiment. Voltaire l'illustra par un exemple bien connu de ses contemporains.

"Toute l'Europe eut que Philippe (3) avait immolé sa femme et son fils à sa jalousie, et on le crut d'autant plus que quelque temps après ce même esprit de jalousie le porta à

¹ Ibid., p. 164.

² Ibid., p. 141.

³ Philippe II du Portugal.

loi aux grands et aux sages; elle compose le plus grand nombre; elle est conduite aveuglement; elle est fanatique."(1)

Voltaire put trouver une claire illustration dans le cas de Gustave du Suède:

"Les Dalécariens, qui l'avaient aidé les premiers à monter sur le trône, furent les premiers à l'inquiéter. Leur rusticité farouche les attachait aux anciens usages de leur Eglise:... ils demandèrent que le roi ne portât point d'habits occupés à la mode de France, et qu'on fît brûler tous les citoyens qui feraient gras le vendredi. C'était presque la seule chose à quoi ils distinguaient les catholiques des luthériens." (2)

Les fanatiques sont généralement illogiques et ridicules: "le maître le plus dur est le plus suivi: ils [Luther, Zuingle, Calvin] étaient aux hommes le libre arbitre, et l'on courait à eux." (3) Il est pitoyable qu'on ne puisse pas aider les fanatiques à reconnaître leur misère, car ils préfèrent être trompés plutôt d'être éclairés.

"L'amour du merveilleux, et l'envie d'entendre et de dire des choses extraordinaires, a perverti le sens commun dans tous les temps; c'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude, quand on n'a pas eu la force." (4)

Finalement Voltaire conclut: "Les plus grandes inimitiés produisent moins de crimes que le fanatisme."(5)

¹Ibid., p. 537.

²Ibid., p. 150.

³Ibid., p. 243.

⁴Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 114.

⁵Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 614.

b. La faiblesse et la peur.

La race juive donna une bonne opportunité à Voltaire d'avoir un exemple frappant pour son idée là ce sujet, car les Juifs qui n'ont jamais été une grande nation, résistaient toujours avec succès à l'absorption par les autres races non-juives. A cause de leur faiblesse, ils ont toujours peur de tout ce qui n'est pas juif et se tiennent à l'écart autant que possible.

"Le peuple hébreu avait en horreur les autres nations, et craignait toujours d'être asservi." (1)

Ce caractère insociable doit inspirer inévitablement une réaction de la part des autres nations.

"Vous êtes frappés de cette haine et de ce mépris que toutes les nations ont toujours eus contre les juifs." (2)

Voltaire expliqua tout de suite la raison de ce caractère insociable: c'est à cause de la peur qu'on rêve de subjuguier les autres pour qu'êtres en sécurité.

"Faire la guerre à ses sujets, c'est témoigner de la faiblesse." (3)

Mais dans le cas des Juifs, s'ils ont rêvé toujours de subjuguier les autres pour être en sécurité, ils furent souvent écrasés par les autres nations qui avaient en horreur cette nation orgueilleuse.

¹Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. I, p. 260.

²Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. II, p. 64.

³Ibid., p. 582.

"Il fallait, ou qu'ils subjuguassent tout [ce qui est impossible], ou qu'ils fussent écrasés [ce qui arrive presque toujours]." (1)

La conséquence est qu'il est impossible que les Juifs vivent en paix avec les autres.

"... ils se trouvèrent, par leur loi même, ennemis naturels de ces nations, et enfin du genre humain. Leur politique absurde subsista quand elle devait changer; leur superstition augmenta avec leurs malheurs... Ils gardèrent tous leurs usages, qui sont précisément le contraire des usages sociables; ils furent donc avec raison traités comme une nation opposée en tout aux autres, les servant par avarice, les détestant par fanatisme, se faisant de l'usure un devoir sacré." (2)

Et pour conclure que les chrétiens qui acceptent la Bible juive, ne peuvent pas échapper à l'influence de leur fanatisme, Voltaire ajouta: "Et ce sont nos pères!" (3)

La cruauté de plusieurs souverains fut interprétée par Voltaire de la même manière semblable. Mahomet fut l'un d'eux, selon Voltaire, au moins au début de sa conquête.

"Mahomet, dans ses premiers combats en Arabie contre les ennemis de son imposture, faisait tuer sans miséricorde ses compatriotes rénitents. Il n'était pas alors assez puissant pour laisser vivre ceux qui pouvaient détruire sa religion naissante." (4)

La peur chez un souverain faible peut être manifestée par la cruauté la plus horrible, comme dans le cas de Louis le Débonnaire.

¹ Ibid., p. 64.

² Loc. cit.

³ Loc. cit.

"Louis, qu'on a nommé le Debonnaire parce qu'il était faible, et qui fut cruel par faiblesse, fait crever les yeux à son neveu, qui lui demandait grâce à genoux." (1)

Louis XI est un autre cas où la faiblesse se manifesta par des actions ridicules accompagnant souvent d'indiscutables cruautés.

"Il [Louis XI] fit des neuvaines et des pèlerinages... sa dévotion n'était que la crainte superstitieuse d'une âme timide et égarée. Toujours couvert de reliques, et portant à son bonnet sa Notre-Dame de plomb, on prétend qu'il demandait pardon de ses assassinats avant de les commettre." (2)

Pour Voltaire la punition capitale n'est pas un remède efficace dans un gouvernement, parce que le gouvernement même ne tire rien de bien de cette sorte de punition, mais au contraire elle inspire l'horreur chez les hommes mentalement sains, et excite la soif de violence chez les délinquents; de plus on se trompe souvent par les jugements hâtifs: combien de condamnés ont été prouvés innocents après leurs morts! C'est pourquoi Voltaire conclut: "Des exécutions si cruelles étaient la suite d'un gouvernement faible." (3)

c. La vengeance.

Parmi les causes de l'intolérance, la vengeance est la plus fréquente, surtout quand on use de représailles réciproques, on finit par l'endommagement mutuel.

¹Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 371.

²Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 7.

³Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 724.

"... on regarda comme un droit de la guerre de faire pendre, de noyer, ou d'égorger les prisonniers faits dans les batailles, et de tuer les vieillards, les enfants et les femmes, dans les villes conquises. Maximilien, depuis empereur, fit pendre par représailles, après sa victoire de Guinegaste, un capitaine gascon qui avait défendu avec bravoure un château contre toute son armée; et Louis XI, par une autre représaille, fit mourir par le gibet cinquante gentilshommes de l'armée de Maximilien, tombés entre ses mains. Charles de Bourgogne se vengea de quelques autres crautes du roi en tuant tout dans la ville de Dinant prise à discrétion, et en la réduisant en cendres." (1)

La vengeance est un sentiment si fort que le message de Jésus-Christ qui insiste beaucoup sur le pardon(2) ne peut pas apaiser la soif de la vengeance de la plupart des chrétiens.

"Ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'à peine la religion chrétienne fut sur le trône que la sainteté en fut profanée par les chrétiens qui se livrèrent à la soif de la vengeance, lors même que leur triomphe devait leur inspirer l'esprit de paix... En fin Ammien Marcellin dit que 'les chrétiens de son temps^{se} déchiraient entre eux comme des bêtes féroces.'" (3)

Voltaire sut déjà que le parti politique qui sait persuader le peuple de l'injustice sociale -- soit réelle, soit fictive -- peut facilement exciter ce peuple à la vengeance et peut se l'acquérir comme ^{des} partisans dévoués.

"Un couvreur de tuiles et un prêtre firent autant de mal à l'Angleterre que les querelles des rois et des parlements peuvent en faire. Ils rassemblent le peuple de trois

¹Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, pp. 3-4.

²"Alors Pierre, s'avancant, lui dit:
-Seigneur, combien de fois devrai-je pardonner les offenses que me fera mon frère? Irai-je jusqu'à sept fois?
Jésus lui répond:
-Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois." (Matt. XVIII, 21-2).

³Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 299.

provinces, et leur persuadent aisément que les riches avaient joui assez longtemps de la terre, et qu'il est temps que les pauvres se vengent." (1)

4. Les causes dues à la . . . Volonté.

a. L'intérêt matériel.

La première croisade fut prêchée et fut entreprise d'abord avec une intention presque purement religieuse; mais quand on fut accoutumé au pillage et à l'occupation des terres conquises, l'intérêt matériel se forma et augmenta incroyablement vite. L'intention pieuse restait toujours mais seulement comme un prétexte.

"... Simon de Montfort, qui, ayant en vain cherché un Etat en Grèce et en Syrie, se mit ensuite à la tête d'une croisade contre les Albigeois pour usurper avec la croix quelque chose sur les chrétiens ses frères." (2)

Puis ce fut la mode en Europe de persécuter les Juifs pour confisquer leur richesse, mais toujours sous le prétexte de leur croyance.

"... on traitait les Juifs en France, en Angleterre, et dans plusieurs villes d'Allemagne, pour avoir leur argent." (3)

Voltaire entra dans les détails sur telle pratique en Espagne, car ce pays excessif en tout y vit une Inquisition plus sanglante que partout ailleurs.

¹ Ibid., p. 738.

² Ibid., p. 585.

³ Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 7.

"On agita dans le conseil de Ferdinand et d'Isabelle comment on pourrait se délivrer de la Tyrannie sourde des Juifs... (1492). On prit enfin le parti de les chasser et de les dépouiller. On ne leur donna que six mois pour vendre leurs effets, qu'ils furent obligés de vendre au plus bas prix. On leur défendit, sous peine de la vie, d'emporter avec eux ni or, ni argent, ni pierreries... plusieurs revinrent, feignant de s'être faits chrétiens. On les avait chassés pour s'emparer de leurs richesses, on les reçut parce qu'ils en rapportaient; et c'est contre eux principalement que fut établi le tribunal de l'Inquisition, afin qu'au moindre acte de leur religion, on pût juridiquement leur arracher leurs biens et la vie." (1)

Les Juifs semblaient être plus tolérés en France et en Allemagne, mais c'est seulement par un calcul plus subtil qu'on les laissa vivre parmi les chrétiens. Pour Voltaire, c'est toujours l'intérêt matériel qui chassa ou retint les Juifs. Voltaire lui-même ne fût-il pas identifié à un Juif par plusieurs personnes de son temps?

"Dans les grandes villes, et surtout dans les villes impériales, ils avaient leurs synagogues et leurs droits municipaux, qu'on leur faisait acheter fort chèrement; et lorsqu'ils étaient devenus riches, on ne manquait pas, comme on a vu, de les accuser d'avoir crucifier un petit enfant le vendredi saint." (2)

Si les chevaliers ont profité des croisades, si les états ont profité de la persécution contre les Juifs, Voltaire remarqua aussi que l'Eglise catholique ne tarda pas à profiter, dans le même esprit mais d'une manière plus bienveillante en apparence, du fanatisme même des chrétiens.

"Chaque particulier est obligé d'acheter cette bulle [de la Cruzade] pour avoir le droit de manger des oeufs et certaines parties des animaux en carême, et les vendredis et samedis de l'année. Tous ce qui vont à confesse ne

¹Ibid., pp. 57-8.

²Ibid., p. 62.

peuvent recevoir l'absolution sans montrer cette bulle au prêtre. On inventa encore depuis la bulle de composition, en vertu de laquelle il est permis de garder le bien qu'on a volé, pourvu que l'on n'en connaisse pas le maître." (1)

Il conclut finalement par une formule frappante:

"La sottise, la folie et les vices, font partout une partie du revenu public." (2)

Mais avec un humour proprement voltairien, il conta un cas où l'Eglise elle-même subit le même sort financier qu'elle a imposé à ses fidèles. Il est toujours plaisant de voir un avare tombé aux mains d'un autre, ^{plus} avare.

"Il [le duc de Bourbon] propose à ses capitaines, et à ses soldats d'aller piller Rome pour leur solde, précisément comme autrefois les Hérules et les Goths avaient fait ce voyage... Bourbon est tué en montant à la muraille; mais Rome est prise, livrée au pillage, saccagée comme elle le fut par Alaric." (3)

Voltaire ne manqua pas de voir une nouvelle forme d'intolérance politique surgir parmi les colonialistes, à cause de l'intérêt matériel.

"L'espérance de faire fortune chez les nations ignorantes conduit toujours des Européens en Afrique, en Asie, surtout en Amérique." (4)

Les marchands européens estimaient leur profit en argent plus que la valeur humaine des peuples coloniaux. Ils préférèrent verser du sang plutôt que perdre leur avantage commercial.

¹ Ibid., p. 59.

² Loc. cit.

³ Ibid., p. 189.

⁴ Ibid., p. 430.



"Dès l'an 1500, on ne put avoir du poivre à Calicut qu'en répandant du sang." (1)

"Il y fallut faire ce commerce nouveau à main armée." (2)

La tragédie "Alzire" fut fondée sur ces faits. Mais à la fin Voltaire voulut que la tolérance vainquît sur l'intolérance au nouveau monde, comme un symbole opté par l'auteur pour inaugurer une nouvelle société humaine. C'est dans la bouche de Gusman Mourant, le gouverneur du Péron, que Voltaire mit son inauguration symbolique: la vieille société doit mourir pour donner la place à la nouvelle.

"Je meurs: le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
.....
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien." (3)

b. L'intérêt politique.

Voltaire adopta la pensée nouvelle pour son siècle que "l'homme est né naturellement bon (Jean-Jacques Rousseau) et libre (John Locke); c'est la société qui limita sa liberté et le rendit égoïste et mauvais.

"La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les coeurs de tous les hommes... Mais quand un peuple est rassemblé, quand la religion est devenue une loi de l'Etat, il faut se soumettre à cette loi." (4)

¹ Ibid., p. 310.

² Ibid., p. 311.

³ Voltaire, Théâtre (Paris: Librairie Garnier Frères, n.d.), p. 271.

⁴ Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 181.

On a vu que Voltaire a voulu excuser les romains qui persécutèrent les chrétiens, en indiquant que l'intolérance même des chrétiens força les romains à essayer de supprimer leur secte. (1) On comprendra mieux sa pensée si l'on examine la nature de cette nécessité -- c'est l'intérêt politique, selon lui.

Néron n'aurait jamais persécuté les chrétiens, si le peuple romain ne l'avait pas soupçonné l'empereur d'avoir brûlé Rome pour son plaisir sadique. Et comme les chrétiens, par leur caractère hautain -- en effet, ils prétendaient posséder seuls la vraie religion -- étaient impopulaires. Il put facilement détourner sur eux le soupçon du peuple romain. Or Néron n'était pas assez stoïque pour laisser échapper cette opportunité unique de sauver sa vie et sa couronne impériale.

"Ni lui [Néron], ni les chrétiens, ni les juifs, n'avaient aucun intérêt à brûler Rome; mais il fallait apaiser le peuple..." (2)

De même Dioclétien, si décrié par les chrétiens à cause du nombre des martyrs et des moyens de les torturer durant son règne--Daniel-Rops qualifia cette persécution "La plus terrible des persécutions" (3)--Voltaire pensa que c'est seulement par esprit politique qu'il voulut supprimer

¹Cf. Chap. II, 1.

²Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 278.

³Daniel-Rops, L'Eglise des Apôtres et des Martyrs (Paris: Librairie Arthème Fayard, 1954), p. 468.

la petite secte chrétienne turbulente qui apportait le trouble à la grande masse romaine. Il souligne d'ailleurs le détachement de cet Empereur qui en philosophe renonça lui-même aux pouvoirs pour sauver l'empire, car la raison d'Etat était suprême pour lui.

"Jamais Dioclétien n'avait voulu jusque-là les [chrétiens] contraindre en matière de religion... La seule raison d'Etat fut la cause de ces édits... Il n'est pas en effet vraisemblable qu'un homme assez philosophe pour renoncer à l'empire l'ait été assez peu pour être un persécuteur fanatique." (1)

Peut-être Dioclétien pensa qu'il aurait sauvé l'unité de l'empire au temps du danger commun de l'invasion imminente des barbares, s'il pouvait faire peur à tous les chrétiens en torturant quelques uns des plus obstinés d'entre eux. Mais comme la plupart des chrétiens faisaient peu de cas de leur mort, l'empereur ne put plus reculer sans perdre son honneur impérial. En somme, pour Voltaire la persécution de Dioclétien fut causée par le caractère fanatique des chrétiens eux-mêmes.

Voltaire vit deux causes séparées qui avaient collaboré à rendre hideux les guerres de religion: ce sont le fanatisme du peuple et l'intérêt politique des chefs. Mais l'intérêt politique fut le plus décisif, car le fanatisme du peuple ressemblait au jouet dans les mains des tacticiens politiques.

¹Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 284.

"Quel funeste contraste de faire brûler à petit feu dans Paris des luthériens parmi lesquels il y avait des Allemands, et de s'unir en même temps aux princes luthériens d'Allemagne, auprès desquels il est obligé de s'excuser de cette rigueur, et d'affirmer même qu'il n'y avait point eu d'Allemands parmi ceux qu'on avait fait mourir!" (1)

C'est l'épisode de François I. Mais Voltaire affirma que "C'est depuis Charles-Quint et François I que dure cette politique entre les princes catholiques d'armer les protestants chez autrui, et de les poursuivre chez soi." (2)

Pour voir encore mieux comment Voltaire pensa que la religion était le prétexte tout-puissant pour chacun qui savait s'en servir à sa manière.

"On voit que l'étroite liaison qui les [François I et Pape Léon X] unit quelque temps ne permettait pas au roi de laisser se former en France une religion contraire à la papauté. Le conseil croyait d'ailleurs que toute nouveauté en religion traîne après elle des nouveautés dans l'Etat." (3)

Voltaire ne manqua pas d'observer que les chefs protestants eux aussi employaient le zèle populaire de la Réforme comme un prétexte pour établir leur autorité.

"Ce n'est pas une religion nouvelle qui par elle-même est dangereuse et sanglante, c'est l'ambition des grands, laquelle se sert de cette religion pour attaquer l'autorité établie." (4)

Voltaire lui-même pensa que l'intolérance n'était pas nécessaire même pour ceux qui pensent seulement à leur intérêt politique, car "Il n'y a que trois manières de

¹Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. II, p. 193.

²Ibid., p. 590.

³Ibid., p. 273.

⁴Ibid., p. 274.

subjuguer les hommes: celle de les policer en leur proposant les lois, celle d'employer la religion pour appuyer ces lois, celle enfin d'égorger une partie d'une nation pour gouverner l'autre." (1)

La première manière est la plus tolérante, mais la plupart des souverains choisirent la troisième qui est la plus intolérante:

"Charlemagne, Clovis, Théodoric, Alboin, Alaric, se servirent de la troisième." (2)

Par ces exemples, Voltaire voulut montrer que la tactique employant l'intolérance est liée au caractère inculte et barbare. C'est selon lui la tactique des brigands plutôt que des politiciens ou des chefs d'Etat.

"Un brigand habile et hardi, surtout heureux, dut à la longue acquérir beaucoup d'empire sur des brigands subordonnés, moins habiles, moins hardis, et moins heureux que lui." (3)

c. L'ambition.

Dans l'exemple du peuple hébreu, on comprend sans contestation comment l'ambition raciale, soutenue par la croyance aux oracles, peut pousser facilement, une fois pour toute, une nation au fanatisme, et par conséquent rend presque tous les membres de cette nation intolérants envers tout le reste du monde. Voltaire ridiculisa souvent cette nation qui, malgré sa petitesse, espérait toujours -- contre toute

¹Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 311.

²Loc. cit.

³Ibid., p. 242.

probabilité -- devenir un jours une nation dominatrice du monde, à cause des oracles sur son Messie.

"Les Juifs gènes, enfermés dans un coin de terre presque inconnu, ... espérèrent, comme les autres peuples, d'être les maîtres de l'univers, fondés sur mille oracles que nous expliquons dans un sens mystique, et qu'ils entendaient le sens littéral."

C'était pitoyable de voir une nation toute entière comme hypnotisée pendant des milliers d'années dans l'attente de la réalisation des oracles qui, selon Voltaire, n'ont jamais un sens bien déterminé.

"... car, si quelque événement les favorise, sa magie est démentrée; si les événements sont contraires, on applique la prédiction à toute autre chose, et l'allégorie le tire d'affaire." (2)

Tout le monde suppose que la religion doit apporter la paix aux esprits et par conséquent à la société. Mais pourquoi les grandes religions au lieu d'inspirer la paix aux hommes, apportèrent-elles des troubles et des persécutions! Ceci fut toujours à cause de leurs exigences excessives et de leur intolérance, que Voltaire attribua surtout à l'ambition de leurs chefs.

"Lorsque les chefs paisibles d'un peuple spirituel et doux sont à la tête d'une religion, elle doit être simple et raisonnable parce que ces chefs n'ont pas besoin d'erreurs pour être obéis... Il n'en est pas de même dans les pays où le pontificat n'est pas uni à la royauté. Alors les fonctions religieuses, qui appartiennent originellement aux pères de famille, forment une profession séparée; le culte de Dieu devient un métier; et, pour faire valoir ce métier, il faut souvent des prestiges, des fourberies, et des cruautés." (3)

¹ Ibid., p. 108.

² Ibid., p. 107.

³ Ibid., p. 237.

Voltaire trouva les témoins de cette affirmation audacieuse dans l'Eglise catholique qu'il eut l'intention d'attaquer le plus. On savait les abus dans le pontificat romain, mais Voltaire sut de plus les concrétiser en formules précises et frappantes.

"Les inimitiés des familles qui prétendaient au pontificat remplissaient Rome de confusion." (1)

"Le pape crut que pour dominer dans l'Italie, il fallait qu'il exterminât les Médicis." (2)

Mais pourquoi un ambitieux doit être intolérant?

Ne craint-il être haï par les gens? Voltaire aurait répondu que non, car il dit:

"La réputation de Charlemagne est une des plus grandes preuves que les succès justifient l'injustice, et donnent la gloire." (3)

C'est pour cela qu'un ambitieux doit savoir s'accommoder aux circonstances favorables. La probité de conduite ne signifie rien pour lui. Il doit surtout profiter du fanatisme du peuple et prendre le parti de la majorité. Voilà pourquoi il doit être très intolérant envers la minorité.

"L'esprit d'ambition est presque toujours joint à celui d'enthousiasme, et se mêle, sans qu'on s'en aperçoive, à la piété la plus austère." (4)

On peut trouver plusieurs exemples de ce caractère dispersés dans ses œuvres, dont voici les principaux.

¹ Ibid., p. 332.

² Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. II, p. 71.

³ Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. I, p. 324.

⁴ Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. II, p. 280.

"Après avoir bien connu le caractère de ses concitoyens, leur ignorance, leur crédulité, et leur disposition à l'enthousiasme, il [Mahomet] vit qu'il pouvait s'ériger en prophète." (1)

" [Charlemagne] Content d'assurer ses frontières contre des ennemis trop aguerris, il n'embrasse que ce qu'il peut retenir, et règle son ambition sur les conjonctures qui la favorisent." (2)

" [Les Moscovites] heureux d'être inconnus à Charlemagne, qui vendait si cher la connaissance du christianisme." (3)

De ces deux passages sur Charlemagne, on voit clairement qu'il a embrassé la religion chrétienne, d'après Voltaire, ¹ pour plaire à la majorité; et il obligea la minorité païenne à embrasser la même religion, ² pour plaire encore plus ^à la même majorité.

"Ferdinand fut regardé dans l'Europe comme le vengeur de la religion et le restaurateur de la patrie." (4)

"Leur ambition [des seigneurs écossais] attisa le feu que les disputes de religion allumaient." (5)

Voltaire conclua enfin avec l'air de désespoir pour la paix de l'humanité: "... les grands objets de l'ambition ne connaissent point la honte." (6)

¹Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 256.

²Ibid., p. 329.

³Ibid., p. 363.

⁴Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 56.

⁵Ibid., p. 268.

⁶Ibid., p. 583.

5. Les causes intellectuelles.

a. L'ignorance.

Les juifs croyaient que toute l'Écriture Sainte fut inspirée directement de Dieu. Ils pensaient alors qu'elle contenait la sagesse unique et les vérités originales. Toutes les autres connaissances étant humaines, étaient méprisables. Les chrétiens acceptèrent globalement cette croyance. Si les juifs et les chrétiens avaient su que la Bible avait des sources profanes, ils auraient été moins intolérants. C'est pourquoi Voltaire tâchait de prouver que l'histoire de Moïse très probablement provenait des légendes grecques sur Bacchus.

"Hérodote, en rapportant les anciennes opinions, dit que Bacchus fut élevé à Nyse, ville d'Éthiopie, que d'autres placent dans l'Arabie Heureuse. Les vers orphiques lui donnent le nom de Misès. Il résulte des recherches du savant Huet, sur l'histoire de Bacchus, qu'il fut sauvé; qu'il fut instruit des secrets des dieux; qu'il avait une verge qu'il changeait en serpent quand il voulait; qu'il passa la mer Rouge à pied sec,... que quand il alla dans les Indes, lui et son armée jouissaient de la clarté du soleil pendant la nuit; qu'il toucha de sa baguette enchantresse les eaux du fleuve Oronte et de Hydaspes, et que ces eaux s'écoulèrent pour lui laisser un passage libre. Il est dit même qu'il arrêta le cours du soleil et de la lune / cf. l'épisode de Josué 7. Il écrivit ses lois sur deux tables de pierre. Il était anciennement représenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de sa tête." (1)

Huet et beaucoup d'autres ont prétendu que Bacchus est une copie de Moïse et de Josué; mais Voltaire a répondu:

"Aucun auteur grec n'a cité Moïse avant Longin, qui vivait sous l'empereur Aurélien, et tous avaient célébré Bacchus. Il paraît incontestable que les Grecs ne purent

¹Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. I, p. 98.

prendre l'idée de Bacchus dans le livre de la loi juive, qu'ils n'entendaient pas et dont ils n'avaient pas la moindre connaissance: livre d'ailleurs si rare chez les juifs mêmes que, sous le roi Josias, on n'en trouva qu'un seul exemplaire; livre presque entièrement perdu, pendant l'esclavage des juifs transportés en Chaldée..." (1)

Et surtout il est historiquement incontestable qu' "il y avait des mystères institués au nom de Bacchus, avant qu'on connût les livres juifs." (2)

"Les livres sacrés (3) eux-mêmes nous apprennent que Moïse avait été nourri dans les sciences des Egyptiens, et ils ne disent nulle part que les Egyptiens aient jamais rien appris des Juifs."(4)

"Dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques; ... les grecs ne purent rien prendre des Hébreux." (5)

Voltaire pensait que la principale cause qui rendait la prédication des croisades efficace et qui donnait tant d'enthousiasme fanatique surtout aux premières croisades, c'est le bas niveau du savoir de ce temps.

"... l'éloquence de Bernard, et l'esprit du temps, sans lequel cette éloquence n'était rien." (6)

Voici comment Voltaire expliqua cet esprit du temps:

¹Ibid. cit.

²Ibid., p. 97.

³"Ainsi Moïse fut-il instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, et il était puissant en paroles et en œuvres." (Act. VII, 22)

⁴Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 178.

⁵Ibid., p. 180.

⁶Ibid., p. 571.

"Ce pays [la France] était peuplé d'une foule de nouveaux seigneurs, inquiets, indépendants, aimant la dissipation et la guerre, plongés pour la plupart dans les crimes que la débauche entraîne, et dans une ignorance aussi honteuse que leurs débauches." (1)

Pour illustrer cette explication, il donna un exemple frappant qu'il vaut encore la peine de citer.

"On nous peint Louis le Jeune comme un prince plus rempli de scrupules que de vertus. Dans une de ces petites guerres civiles que le gouvernement féodal rendait inévitables en France, les troupes du roi avaient brûlé l'église de Vitry, et une partie du peuple, réfugiée dans cette église, avait péri au milieu des flammes. On persuada aisément au roi qu'il ne pouvait expier qu'en Palestine ce crime, qu'il eût mieux réparé en France par une administration sage. Il fit voeu de faire égorger des millions d'hommes pour expier la mort de quatre ou cinquante Champenois." (2)

Cela veut dire que Louis le Jeune n'avait pas une connaissance authentique de la Morale: il prit un crime pour une bonne action.

Il faut tenir compte de l'ironie de Voltaire pour ceux qui, au lieu d'honorer son intelligence, le persécutèrent à cause de son savoir même. Il a tâché de se faire une place d'honneur à la cour de Louis XV, mais il échoua et fut exilé pour une période considérable de sa vie. Son succès éphémère chez Frédéric II de Prusse ne fut qu'un passe-temps. Car, s'il estima le savoir de Frédéric ou de Cathérine II de Russie, son idéal resta toujours de voir des rois français sages prendre soins de développer le savoir parmi le peuple et honorer les savants. Cette expression de désespoir: "Jamais

¹Ibid., p. 559.

²Ibid., p. 571.

la nature humaine n'est si avilie que quand l'ignorance superstitieuse est armée du pouvoir " (1), fut adressée surtout aux rois français, et directement peut-être à Louis XV. Si le roi ne fut pas sage, son parlement ne le fut pas non plus, et l'université de Paris qui a été l'honneur de la France au temps d'Albert le Grand, de Thomas d'Aquin et de tant d'autres, ne fut pas meilleure. L'université de Paris qui une fois avait recherché à recopier les textes originaux d'Aristote et d'autres philosophes grecs, n'accepta pas les imprimeurs allemands. Alors que reste-t-il à Voltaire sauf l'espoir!

"... le parlement et l'université de Paris, deux corps alors également ignorants, parce que tous les Français l'étaient, ... poursuivissent comme sorciers les premiers imprimeurs qui vinrent d'Allemagne en France." (2)

Voltaire imputa la plus grande responsabilité de cette ignorance universelle à la politique de la papauté, parce que depuis la chute de l'Empire Romain Occidental, l'éducation de l'Europe entière avait été dans les mains des moines; et il y avait la compétition entre les monastères pour former des membres savants mais dociles aux supérieurs de la religion. Dans ce fait, Voltaire a trouvé la raison des abus dans l'Eglise de la part des chefs qui purent gouverner longtemps, sans presque aucune réaction de la part du peuple qui pratiquait toujours leur dévotion avec confiance.

¹Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 298.

²Ibid., p. 8.

"Mais ce qui est singulier, c'est que cette religion ne fut pas attaquée alors / au temps d'Alexandre VI / on n'étudiait pas, on ne lisait pas. Le peuple, hébété, allait en pèlerinage." (1)

Voltaire put conclure par conséquent que beaucoup de mal en Europe se réduisait finalement à cette cause principale: "C'était sans doute l'intérêt de Rome que les peuples fussent imbéciles" (2), car dans cet état, ils furent facilement persuadés à être fiers de leurs quelques connaissances religieuses conçues comme infaillibles et n'eurent pas le désir de savoir davantage. Ils s'occupèrent uniquement à garder leur foi qui fut leur trésor inestimable contre toutes les erreurs, réelles ou bien supposées.

"... en Allemagne la physique seule fut cultivée par un petit nombre de sages, inconnus à la multitude: cette multitude était grossière; il y avait de vastes provinces où les hommes pensaient à peine, et on ne savait que se haïr pour la religion." (3)

Mais Voltaire pensa qu' aussi longtemps que Rome réussissait à former une société immense de peuples fidèles mais ignorants, le pire danger menaçait toujours l'humanité à cause de l'ignorance des peuples religieux, car "tout est croyable de l'emportement religieux des peuples." (4) L'histoire a prouvé à plusieurs reprises cette constatation et Voltaire avait toujours présent dans sa pensée que l'ignorance fut à la base du fanatisme des peuples.

¹ Ibid., p. 100.

² Ibid., p. 11.

³ Ibid., pp. 640-1.

⁴ Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 571.

b. Le préjugé.

Le préjugé est une conséquence immédiate de l'ignorance. Plus un homme est ignorant, plus son opinion est absolue pour lui, et plus il est intolérant envers les opinions des autres. Cette vérité fut bien exprimée par Voltaire:

"... tout ce qui n'est pas nous, ont toujours été des idolâtres odieux et ridicules." (1)

Mais chaque homme peut avoir son opinion selon le tempérament, l'ambiance et l'éducation de chacun, alors il faut qu'il soit méprisé par tous ceux qui pensent diversément, comme les grecs et les latins se méprisaient réciproquement.

"... toutes les coutumes de l'Occident étaient méprisées des Grecs." (2)

Celle-ci était la raison pourquoi les grecs et les latins ne pouvaient pas se réunir en une Eglise. Le schisme de Photius en 863 ne fut qu'une occasion de la rupture officielle des deux parties qui ont été déjà divisées par le préjugé mutuel depuis longtemps.

"L'intempérance surtout causa la mortalité dans l'armée de Conrad vers les plaines de Constantinople. De là ces bruits répandus dans l'Occident que les Grecs avaient empoisonné les puits et les fontaines." (3)

L'intolérance entre les grecs et les latins était spécialement remarquable par le fait que toutes les deux

¹Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 325.

²Ibid., p. 38.

³Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 572.

parties professaient la même foi chrétienne.

"(1204) Les croisés ... ayant tué tout ce qui se présenta, ils s'abandonnèrent à tous les excès de la fureur et de l'avarice... Les églises furent pillées, et... les Français dansèrent avec des femmes dans le sanctuaire de l'église de Sainte-Sophie, tandis qu'une des prostituées qui suivaient l'armée de Baudouin chantait des chansons de sa profession dans la chaire patriarcale..."

"Ce fut pour la première fois que la ville de Constantinople fut prise et saccagée par des étrangers, et elle le fut par des chrétiens qui avaient fait voeu de ne combattre que les infidèles." (1)

Les grecs et les latins non seulement avaient des préjugés les uns contre les autres, mais ils étendaient leurs préjugés aux musulmans.

"On a prodigué sur le conquérant Mahomet II des contes non moins ridicules." (2)

Mais pour Voltaire le préjugé des chrétiens pour les musulmans était unilatéral, car les turcs ne répondaient pas par le même préjugé.

"... les Turcs ne traitent pas toujours les chrétiens aussi barbaquement que nous nous le figurons. Aucune nation chrétienne ne souffre que les Turcs aient chez elle une mosquée, et les Turcs permettent que tous les Grecs aient des églises." (3)

Le préjugé des chrétiens ne se limitait pas seulement à cette contrée, mais il s'étendait jusqu'à l'extrémité du monde. Comme le préjugé entre les chrétiens avait empêché leur unité en Europe, leur préjugé pour les chinois a empêché la conversion de cette vaste terre où leur

¹Ibid., pp. 583-4.

²Ibid., p. 823.

³Ibid., p. 822.

missionnaires ont consacré tant d'efforts presque en vain.

"Nous avons calomnié les Chinois, uniquement parce que leur métaphysique n'est pas la nôtre.

.....
 "Le grand malentendu sur les rites de la Chine est venu de ce que nous avons jugé de leurs usages par les nôtres: car nous portons au bout du monde les préjugés de notre esprit contentieux. Une génuflexion, qui n'est chez eux qu'une révérence ordinaire, nous a paru un acte d'adoration; nous avons pris une table pour un autel: c'est ainsi que nous jugeons de tout." (1)

Concernant les juifs, Voltaire voulut montrer comment le préjugé porta parfois les hommes aux extrémités contradictoires. La race juive avant Jésus-Christ fut considérée par les chrétiens comme le peuple saint, vénérable et choisi de Dieu, car n'est-il pas écrit dans la Saint Bible: Abraham deviendra un grand peuple et par lui se béniront toutes les nations de la terre? (2) De fait les historio-graphes chrétiens depuis Saint Augustin jusqu'à Bossuet considèrent en général la nation juive comme le centre de l'histoire ancienne.

"L'illustre Bossuet, qui dans son Discours sur une partie de l'Histoire universelle... paraît avoir écrit uniquement pour insinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation juive." (3)

Mais le même race juive qui a conservé presque intacts leur religion et leurs moeurs après la mort de Jésus-Christ, fut considérée par les mêmes chrétiens comme le peuple le plus abominable du monde. Leurs pères furent

¹ Ibid., p. 222.

² Cf. Genèse XVIII, 18.

³ Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 196.

"à peine moins qu'un dieu" (1), mais ils sont tombés à l'état de brutes méprisables.

"... on faisait brûler les filles dont un Juif avait abusé, et les hommes qui avaient eu les faveurs d'une Juive, par la grande raison qu'en rend le grand jurisconsulte Gallus, que c'est la même chose de coucher avec un Juif que de coucher avec un chien.

"On avait toujours soin de les pendre entre deux chiens, lorsqu'ils [les Juifs] étaient condamnés." (2)

Le préjugé des Européens fut porté jusqu'au Nouveau-Monde par les aventuriers qui considérèrent les natifs d'Amérique comme une espèce de brutes qu'on nommait sauvages.

"Ces malheureux sauvages, presque nus et sans armes, étaient poursuivis comme des daims dans le fond des forêts, dévorés par des dogues, et tués à coups de fusil, ou surpris et brûlés dans leurs habitations." (3)

"... ce petit nombre d'Européens a fait périr plus de douze millions d'Américains." (4)

Voltaire cherchant la raison pourquoi le préjugé produisit tant de mal dans la société par son caractère intolérant, trouva que la masse a une importance presque exclusive dans la formation d'une opinion quelconque. Le préjugé d'un homme reste en général inoffensif tant qu'il ne se propage pas aux autres pour former à la fin une masse du même préjugé. C'est alors que les hommes de la même opinion deviennent dangereux s'ils sont intolérants.

¹ La Sainte Bible, Psaumes VIII, 6.

² Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 62.

³ Ibid., p. 339.

⁴ Ibid., p. 361.

"Cet exemple prouve que la tyrannie d'un corps est toujours plus impitoyable que celle d'un roi: il y a mille moyens d'apaiser un prince; il n'y en a point d'adoucir la ferocité d'un corps entraîné par les préjugés. Chaque membre, enivre de cette fureur commune, la reçoit et la redouble dans les autres membres, et se porte à l'inhumanité sans crainte, parce que personne ne répond pour le corps entier." (1)

Ce préjugé de la masse peut même fléchir la volonté des hommes du pouvoir, par ailleurs tolérants, et les conduire à faire des actes déplorables pour l'humanité.

"Tel était le préjugé du temps que l'empereur ^[Frédéric II] fut obligé de se vouer à cette entreprise [la croisade], de peur de n'être pas regardé par les peuples comme chrétien." (2)

c. L'incompréhension de la mentalité d'autrui.

Quand on adore son idéologie comme unique et extraordinaire, on a la tendance, par un certain complexe de supériorité, à diminuer la valeur de l'idéologie des autres. Alors pour montrer sa prétendue supériorité et pour montrer sa bienveillance envers ceux qu'on pense "se tenir dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort" (3), on les combat pour l'erreur que peut-être ils ne font pas. Voltaire reprocha ainsi aux chrétiens de calomnier les païens comme idolâtres.

"Jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre: jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image, comme le dieu suprême de la nature." (4)

¹Ibid., p. 693.

²Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. I, p. 544.

³Cf. Luc. I, 79.

⁴Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. I, p. 102.

Il est plus ridicule encore quand les deux parties avec les forces plus ou moins égales s'accusent l'une l'autre de la même absurdité, comme les chrétiens qui accusèrent les mahométans d'idolâtrie, furent accusés à leur tour de la même faute par ceux-ci, et Voltaire pensa que les mahométans ont eu plus de raisons à cela. L'accusation fut donc dans la pensée de Voltaire subjective et relative plutôt que fondée sur la raison.

"Les musulmans, qui remplissent la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie, la Perse, l'Inde et l'Afrique, appellent les chrétiens idolâtres, giaours, parce qu'ils croient que les chrétiens rendent un culte aux images. Ils brisèrent plusieurs statues qu'ils trouvèrent à Constantinople dans Sainte-Sophie et dans l'église des Saints-Apôtres, et dans d'autres, qu'ils convertirent en mosquée." (1)

"... dans les temps qu'on appelle, parmi nous le moyen âge, nous appelions le pays des mahométans la Paganie; nous traitions d'idolâtres, d'adorateurs d'images, un peuple qui a les images en horreur. Avouons encore une fois que les Turcs sont plus excusables de nous croire idolâtres quand ils voient nos autels chargés d'images et de statues." (2)

Parfois on voit les accusateurs pratiquer la même absurdité qu'ils imputent aux autres.

"Il est dit que Moïse, malgré la loi divine de ne faire aucune représentation d'hommes ou d'animaux, érigea un serpent d'airain, ce qui était une imitation du serpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en procession." (3)

Alors Voltaire conclut: "Si donc, dans le temple des Juifs et dans les nôtres, on respecté des statues sans

¹Voltaire, "Idole," Dictionnaire Philosophique, p. 243.

²Ibid., p. 250.

³Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 104.

être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations?" (1) C'est-à-dire si nous jugeons les autres avec le même critérium que nous nous jugeons nous-mêmes, nous cesserions d'être intolérants, et peut-être les autres tâcheroient de nous comprendre avec plus de bienveillance, car l'intolérance est compensée en général par une intolérance réciproque, mais plus intense. C'est la règle de 'KARMA' chez les bouddhistes, mais Voltaire lui-même pensait aux réactions psychologiques plutôt qu'à la métaphysique.

"L'Angleterre, ainsi que tout le Nord, la moitié de l'Allemagne, les sept Provinces-Unies, et les trois quarts de la Suisse, s'étaient contentés jusque-là de regarder la religion catholique romaine comme une idolâtrie;... Le parlement d'Angleterre ajouta à l'ancien serment du test l'obligation d'abhorrer le papisme comme une idolâtrie.

"Quelles révolutions dans l'esprit humain! Les premiers chrétiens accusèrent le sénat de Rome d'adorer des statues qu'il n'adorait certainement pas. Le christianisme subsista trois cents ans sans images; douze empereurs chrétiens traitèrent d'idolâtres ceux qui priaient devant des figures de saints. Ce culte fut reçu ensuite dans l'Occident et dans l'Orient, abhorré après dans la moitié de l'Europe. Enfin Rome chrétienne, qui fonde sa gloire sur la destruction de l'idolâtrie, est mis au rang des païens par les lois d'une nation puissante, respectée aujourd'hui dans l'Europe." (2)

L'accusation d'idolâtrie ou d'hérésie dans ces temps sombres parurent à Voltaire comme le moyen sûr d'éliminer impunément les personnes indésirables.

"Il y eut quelques prêtres, et entre autres un nommé Etienne, confesseur de la reine Constance, accusés d'hérésie. On ne les appela manichéens que pour leur donner un nom plus odieux; car ni eux ni leurs juges ne pouvaient guère connaître la philosophie du Persan Manès... On leur imputa des crimes

¹ Ibid., p. 104.

² Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. II, pp. 692-3.

horribles, et des sentiments dénaturés, dont on charge toujours ceux dont on ne connaît pas les dogmes... Je vois que les accusations de cette espèce se contredisent toujours..." (1)

d. La persuasion.

Une chose qui n'est rien en soi, peut être crue comme réelle, si l'on voit la pratique constante qui suppose cette réalité: la sorc^{le}erie, par exemple.

"Ce qu'il y avait de pis, c'est que les peuples, voyant que la magistrature et l'Eglise croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence: par conséquent, plus on poursuivait les sorciers, plus il s'en formait." (2)

Par cette théorie de la persuasion, Voltaire n'avait-il pas l'intention d'expliquer aussi la croyance religieuse et la croyance au pouvoir sacré dans le domaine politique, même s'il ne l'avait pas dit expressément?

"... on veut paraître instruit plutôt que de s'instruire; et quand des maîtres d'erreurs ont plié notre âme dans notre jeunesse, nous ne faisons pas même d'efforts pour la redresser; nous en faisons au contraire pour la courber encore. De là vient que tant d'hommes pleins de sagacité, et même de génie, sont pétris d'erreurs populaires; de là vient que de grands hommes, tels que Pascal et Arnauld, finirent par être fanatiques." (3)

Une fois persuadé, l'on devient intolérant pour satisfaire au principe qu'on a accepté.

"L'ardeur de gagner des indulgences et des richesses multipliait les croisés...."

"Le prince Louis, qui fut, depuis le roi Louis VIII, se joignit à la vérité aux croisés pour avoir part aux dépouilles."

(4)

¹Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 483.

²Ibid., p. 126.

³Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 88.

⁴Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p.628.

La puissance funeste de la persuasion fut illustrée par le fait de l'assassinat d'Henri IV qui a été le grand bienfaiteur de tous les français, des catholiques et des protestants également.

"[Jacques Clément] Son esprit égaré était dans le cas de l'ignorance invincible. Il était intimement persuadé qu'il s'immolait à Dieu, à l'Eglise, à la patrie; enfin, selon le sentiment de ses théologiens, il courait à la gloire éternelle, et le roi assassiné était damné." (1)

"On lui mit en tête d'aller plus vite au ciel en tuant Henri IV." (2)

"Il l'était tellement qu'on vit paraître alors une apologie pour Jean Châtel, dans laquelle il est dit que son parricide est un acte vertueux, généreux, héroïque, comparable aux plus grands de l'histoire sacrée et profane, et qu'il faut être athée pour en douter." (3)

"... un souverain proscrit par le pape doit être assassiné partout, parce que le pape est souverain de l'univers, et qu'un homme chargé de tuer un excommunié, quel qu'il soit, peut donner cette commission à un autre, et que c'est un acte de charité d'accepter cette commission." (4)

Voltaire regretta avec raison que beaucoup de génies dans le monde furent étouffés et devinrent inutiles à l'humanité par la force d'une persuasion néfaste. Les génies qui y échappèrent heureusement, furent trop peu pour pouvoir rendre quelque service à l'humanité.

"L'histoire du prince de la Mirandole n'est que celle d'un écolier plein de génie, parcourant une vaste carrière d'erreurs, et guidé en aveugle par des maîtres aveugles." (5)

¹Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 527.

²Ibid., p. 551.

³Ibid., p. 553.

⁴Ibid., p. 554.

⁵Ibid., p. 89.

La foi en la vérité révélée est de l'espèce la plus assurée de persuasion, car "Je sens bien que je ne peux être sauvé que par la foi", disait le prince Pic de la Mirandole au pape Alexandre VI. (1) A ceux, donc, qui veulent être sauvés à tout prix, on peut demander tous les sacrifices, même de tuer leurs propres parents. Les guerres de religions en furent un exemple frappant.

"Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion," disait Voltaire en référence aux romains. (2)

e. La superstition.

Les hommes ont peur de la mort. Pour les conduire à risquer leur vie dans des combats, il faut leur promettre une grande récompense. Or la récompense la moins coûteuse, et la plus efficace est la promesse du bonheur dans la vie dans l'au-delà, car alors la mort même est la condition sine qua non de recevoir la récompense. Une fois encouragé par l'espoir superstitieux, il n'y a plus de frein à l'intolérance. Quand les combattants n'ont plus peur de la mort, le combat sera le plus acharné possible. Voltaire a vu qu'à travers l'histoire de l'humanité, les intéressés de la guerre ont toujours tâché d'infiltrer quelque sorte de superstition dans l'esprit des combattants crédules, ainsi pour les

¹Voltaire, "Foi," Dictionnaire Philosophique, p. 202.

²Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 182.

encourager et par conséquent pour assurer la victoire, sans avoir à rendre compte du sang coulé dans les deux parties combattantes.

"Ils [les Scandinaves] adoraient Odin; et ils se figuraient qu'après la mort le bonheur de l'homme consistait à boire, dans la salle d'Odin, de la bière dans le crâne de ses ennemis. On a encore de leurs anciennes chansons traduites, qui expriment cette idée..."

"Les druides avaient enseigné aux celtes qu'ils renaîtraient pour combattre." (1)

"Etienne [Pape] feignit une lettre de Saint Pierre, adressée du ciel à Pépin et à ses enfants; elle mérite d'être rapportée; la voici: Pierre, appelé apôtre par Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, etc... Si vous ne combattez pour moi, je vous déclare, par la sainte Trinité et par mon apostolat, que vous n'aurez jamais de part au paradis." (2)

"Le vainqueur [Guillaume le Conquérant] s'approcha de Londres, portant devant lui une bannière bénite que le pape lui avait envoyée. Cette bannière fut l'étendard auquel tous les évêques se rallièrent en sa faveur." (3)

"Le carme, nommé Dominique, vint au camp; il bénit l'armée, distribua des agnus, et dit au roi: Vous ferez tirer quatre cents coups de canon, et au quatre-centième Montauban capitulera." (4)

La superstition a conduit aussi, selon Voltaire, aux croisades contre les musulmans, beaucoup d'imbéciles qui autrement auraient vécu paisiblement et utilement chez eux.

"Les confesseurs ordonnaient aux pénitents d'aller à la Terre Sainte..."

"La veuve d'un roi de Hongrie se croisa avec quelques femmes, croyant qu'on ne pouvait gagner le ciel que par ce voyage." (5)

¹ Ibid., p. 363.

² Ibid., p. 316.

³ Ibid., p. 469.

⁴ Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. II, p. 581.

⁵ Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. I, p. 586.

"Mélécasala était musulman; c'était là le seul prétexte de lui faire la guerre." (1)

C'est presque désespérant de penser que les hommes en général se donnent entièrement à la superstition, alors que dans la plupart des cas ils sacrifieraient bien peu et bien difficilement quelque chose à la vraie cause de l'humanité ou de la patrie. Le cas de Charles II d'Angleterre est frappant.

"Les Ecosseis armèrent. Charles eut recours au clergé anglican et même aux catholiques d'Angleterre, qui tous haïssaient également les puritains. Ils ne lui fournirent de l'argent que parce que c'était une guerre de religion." (2)

La superstition, surtout celle de la masse, est généralement accompagnée du fanatisme. Alors elle prend tous les caractères de ce dernier, que Voltaire décrit magnifiquement.

"... c'est le commun peuple, esclave de la superstition, qui veut que ses maîtres en soient les esclaves. Dès que vous avez souffert que les sujets soient aveuglés par le fanatisme, ils vous forcent à paraître fanatique comme eux; et si vous secquez le joug qu'ils portent et qu'ils aiment, ils se soulèvent. Vous avez cru que plus les chaînes de la religion, qui doivent être douces, seraient pesantes et dures, plus vos peuples seraient soumis; vous vous êtes trompé: ils se servent de ces chaînes pour vous gêner sur le trône, ou pour vous en faire descendre." (3)

Au début des temps modernes où l'économie nationale commençait à prendre une importance primordiale dans les affaires mondiales, des aventuriers entrèrent en compétition

¹Ibid., p. 594.

²Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 658.

³Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 505.

pour occuper les colonies pour leur patrie. Mais Voltaire observa que la superstition joua un rôle d'importance dans cette affaire, surtout chez les Espagnols catholiques, pour les encourager et pour calmer leur conscience le mieux possible.

"Les Espagnols qui donnaient presque toujours le nom d'un saint aux pays dont ils s'emparaient, et qui égorgaient les naturels au nom d'un saint." (1)

Enfin, pour montrer qu'il respecta toujours le vrai esprit religieux, mais qu'il voulait combattre seulement ce qui était néfaste à la vraie religion, Voltaire fit cette distinction frappante entre la religion authentique et la superstition.

"La religion pure adoucit les moeurs en éclairant l'esprit; et la superstition, en l'aveuglant, inspire toutes les fureurs." (2)

Ainsi Voltaire espéra diminuer l'hostilité des hommes zélés de son temps. C'est aussi la méthode la plus étendue parmi les philosophes de notre temps, mais pas tous ont la souplesse tactique voltairienne de voiler l'attaque la plus acharnée, car Voltaire distingua la religion et la superstition en théorie seulement, en pratique nulle religion n'est séparée d'une dose de superstition. Cela provient de la nécessité fondée dans la psychologie humaine même.

"Il n'y a guère de peuples dont la religion n'ait été inhumaine et sanglante." (3)

¹Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 376.

²Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 771.

³Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. II, p. 349.

"S'il n'était pas de la nature humaine de réunir le meilleur et le pire, on ne comprendrait pas comment cette morale s'accordait avec les sacrifices humains dont le sang regorgeait à Mexico..." (1)

¹Ibid., p. 348.